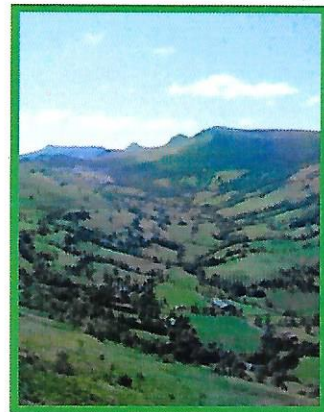


La Vallée du Mars au fil du temps....



N° 8

Janvier 2011

Prix : 2,50 euros

SOMMAIRE

Informations en bref et
la vallée hier et aujourd'hui p 2

Le camion VIZET au Falgoux p 3

Chansons et chansonnettes
par Jean-François MAURY p 4 et 5

Le monument aux morts du Falgoux
article de JP. VERGER p 6

Les anciens se souviennent de la vie
autrefois p 7

Dossier : Les ferrailleurs p 8 et 9

- Article de J. NAVROT p 10

- Témoignages divers p 11 et 12

- Poème : « A propos d'un vote » p 12
les ferrailleurs de la vallée du Mars

- Jean FABRE l'émigrant temporaire p 13
article de JP. VERGER

L'église du FALGOUX, à voir et à revoir
les vitraux p 14 et 15

Comment participer p 16

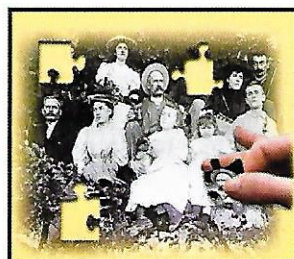
EDITORIAL

Fermons les yeux un instant et remémorons nous la vallée du Mars au siècle dernier, ses villages, ses petits commerces, ses artisans, et gardons l'espoir que l'on trouvera dans un avenir proche, les solutions pour repeupler notre belle vallée.

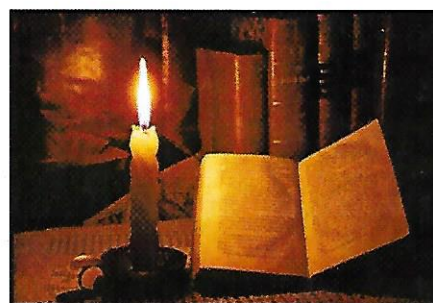
En ce début d'année 2011, je souhaite vous apporter un message de confiance dans les atouts de notre vallée face à la société qui change avec son lot de difficultés.

Pour éviter les projections les plus pessimistes tracées en 2008 par l'Insee, le Cantal doit plus que jamais compter sur la poursuite d'une politique offensive d'accueil.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont témoigné oralement, rédigé des articles, envoyé des photos et je leur souhaite ainsi qu'à tous les résidents de la vallée et à tous les lecteurs fidèles de ce bulletin, une très bonne année 2011.



**Françoise PICOT
née FAUCHER**



*Parler de nos ancêtres, c'est les faire revivre.
Ne rien dire, c'est les oublier !!*

INFORMATIONS EN BREF



Suite à l'article paru dans le bulletin N°7 sur l'histoire de la famille **du Fayet de la Tour**, Monsieur A. DUFAYET de Paris m'a apporté les précisions suivantes :

« Au XIIIème siècle, une famille **de la Borie** habitait Saint Vincent. Selon Bouillet, elle s'est éteinte au milieu du XIVème siècle dans la famille **du Fayet**, qui, alors, relève le nom pour être connu sous celui de « **du Fayet de la Borie** ».

Cette appellation s'est maintenue jusqu'au début du XVIIIème siècle, époque à laquelle elle prit le nom de du Fayet de la Tour ».

« La date exacte de la naissance de Géraud 1er n'est pas connue avec précision. Il est vraisemblable qu'il s'agisse du XIVème siècle ».

Adeline GAUTHIER nous a quittés.

Je viens d'apprendre le décès d'**Adeline GAUTHIER** du Vaulmier. Elle a été la première à m'accueillir pour me parler de la vie autrefois dans la vallée du Mars. Elle aimait me raconter qu'elle avait été à l'école avec ma grand-mère. Nous étions devenues amies et je ne manquais jamais d'aller lui dire un petit bonjour à chacun de mes passages car je savais que cela lui faisait plaisir.

Ses yeux lui faisant défaut, je lui lisais les articles de mon bulletin et elle aimait les commenter.

Elle repose en paix dans le cimetière du Vaulmier et j'aurai toujours une pensée émue lorsque je passerai devant la petite maison aux volets clos.

Françoise PICOT FAUCHER



La vallée du Mars, hier et aujourd'hui

Dans le bulletin N°6, page 2, une photo d'enfants prise au Vaulmier en 1943 restait sans nom. Monsieur **Pierre VERDIER**, après consultation de son épouse **Monique BESSE** (présente sur la photo) et avec les souvenirs de **Robert GARINOT** et de **Minoune BAC**, nous a transmis la plupart des noms de ces élèves.

A l'initiative de l'abbé GANDILLON et avec l'aide de mademoiselle JARRIGE, l'institutrice, les enfants avaient donné une représentation de « la belle au bois dormant ».

De gauche à droite : 1er rang :

1. ?
2. **Pierre LABRO** de Broussouze
3. **Jean BAC** du Furgoux
4. **Monique BESSE** du Vaulmier
5. **Robert GARINOT** du Vaulmier
6. **Monique CUEILLE** de la Moréthie (épouse de Léon LAFARGE)
- Devant elle, 7. ? **MONTMALIER** de Lespinasse
8. **Jeanne BAC** de la Sabie (épouse de Roland BRUGEL)
9. ?
10. **Josette MATHIEU** de la Saliège
11. **Irène VEISSIERE** de la Moréthie



De gauche à droite : 2ème rang :

12. Geneviève **CHAVAROCHE** de Gromont (épouse de Jacques PHEIL)
13. Marcel **LEMMET** de la Moréthie
14. en noir : Simone **BORNE** de la Rochenie Haute (épouse de M. LOUBEYRE)
15. Henri **CHABRIER** du Vaulmier
16. ?
17. Charles **CUEILLE** de la Moréthie
16. Paulette **DABERTRAND** d'Outre.

Un grand merci à M. Pierre VERDIER pour nous avoir transmis le résultat de cet effort collectif de mémoire.

LE CAMION VIZET. Article paru dans un journal local, écrit par Francis MAZARD (1985)

Sa silhouette est familière aux gens de la vallée, au point que certains n'y prêtent guère attention, sauf s'il ne vient pas. Comme ces choses qu'on aime sans le savoir et dont seule l'absence est douloureuse. Voilà vingt-sept années que le vieux camion démodé aux teintes grises côtoie la rivière au nom guerrier, le Mars. Vingt-sept années de labeur sur les routes étroites et rudes sans une plainte des cylindres. Et si le moteur a besoin parfois d'une cure de jouvence, on ne peut imaginer son silence définitif.

C'est **Julien Vizet**, épicier au Falgoux, aujourd'hui retraité à Mauriac, qui, après une malheureuse expérience de semi-remorque, acheta l'engin, véritable succursale ambulante sur un châssis de car Berliet. Tout naturellement, la machine adopta **Charles et Roger Lacam**, lorsque ces derniers prirent en main voilà seize ans la boutique du Falgoux et les tournées qui lui étaient attachées.

Dira-t-on assez l'importance de ce commerce, mi-sédentaire, mi-forain, dans la survie des zones rurales. Comment la population, composée en majorité de personnes âgées, pourrait-elle demeurer dans les villages de montagne, sans le passage régulier des tournées ? Mais les commerçants eux aussi vieillissent; et bien souvent ne sont pas remplacés; sauf au Falgoux, où le vieux Berliet de l'épicerie a trouvé un successeur aux **frères Lacam**, à la satisfaction des habitants des environs. Depuis le 1er janvier, **Roger et Dany Blanchard** ont repris en gérance le magasin d'alimentation plus que centenaire du Falgoux.

Une courageuse entreprise pour cet enfant du pays - sa maison natale fait face à la vitrine - et son épouse parisienne qui ont exploité pendant dix ans un café-restaurant à la gare de Clermont-Ferrand à proximité du centre de tri postal. Des journées de 300 couverts pour ce rendez-vous des postiers « cantalous » !

L'envie, pour lui, de revenir aux sources et le besoin de souffler un peu ont conduit le couple à tenter l'aventure du commerce rural avec l'aide de leur fils J.-Marc, âgé de dix-huit ans.

Les débuts se sont avérés plus difficiles que prévus avec le froid. Même le corbières a gelé. Sans parler de l'approvisionnement resté en rade et du gazole transformé en yaourt. Néanmoins, malgré les difficultés et grâce à l'assistance des anciens gérants, le Berliet a pu reprendre ses sorties.

Dans la vallée du Mars pour l'instant; pour les autres, on a prudemment décidé d'attendre les beaux jours au grand dam d'une partie des habitués. Le secteur en amont du Falgoux (La Chaze, La Franconèche, Le Cher a droit à une visite hebdomadaire. Et deux fois par semaine, le camion descend jusqu'à Pépanie. A chaque fois, parti vers 8 h 30, il ne revient guère au garage avant 18 heures. Le casse-croûte est pris en route au Vaulmier ou à Saint-Vincent. Il faut charger l'engin le soir et le matin lorsque toutes les commandes passées la veille par téléphone sont prêtes, c'est le départ.

LIEU DE RENCONTRE ET D'ENTRAIDE

La Peubrelie, Verdalon, Espinouse, Les Caves, Broussouze, Albos, Le Vaulmier, Le Bancharel, Saint-Vincent, Colture, Pépanie. A chaque étape, au son lugubre du klaxon, des silhouettes frileuses sortent des maisons enneigées. Comme par enchantement, le camion est soudain rempli de personnes et de bruits. Les commentaires sur le temps se mêlent aux questions : « Où est le thé ? Et les biscottes ? Pas a quo, les « Heudebert » ! ». Les serveurs ne sont pas trop de deux dans ce mini-magasin où l'on trouve de tout, de l'alimentation aux vêtements, en passant par la droguerie et la quincaillerie.

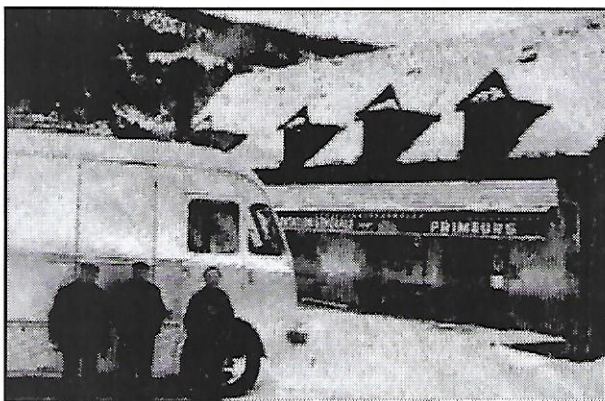
L'un pèse les achats et aide les clients à trouver ce qu'ils cherchent, l'autre à l'extrémité de la chaîne encaisse.

Pour les premières sorties, Charles Lacam est venu donner un coup de main au « petit nouveau », ce qui lui vaut quelques réflexions amicales : « Eh Charlou ! Tu es encore là !! Tu ne veux pas nous quitter, c'est ça ! ». Depuis seize ans, on est en pays de connaissance. D'ailleurs, le camion c'est un lieu de rencontre, où circulent les petites nouvelles de la région. Il y a fort à parier que certaines clientes s'attardent exprès, par plaisir, heureuses de trouver là des interlocuteurs attentifs.

On apporte aussi une liste de commissions pour une dame qui, alitée, ne peut se déplacer. Roger Blanchard ira lui porter les provisions à domicile. Les clients ont le temps d'aller chez eux essayer une paire de pantoufles et de les rapporter immédiatement si ça ne va pas. Et s'il manque quelque chose, on peut toujours s'arranger pour le faire passer le lendemain.

A la longue, le commerçant connaît les habitudes de chacun et fait l'assortiment en conséquence. C'est tout de même autre chose que dans un hypermarché..

Comment s'étonner dans ces conditions du soupir de soulagement poussé par les clients en voyant un jeune poursuivre les tournées. « Nous commençons de porter peine, s'exclame l'un d'entre eux, nous nous disions s'il n'y a personne pour remplacer **les Lacam**, c'est la fin ! ». Eh bien ! non, ce n'est pas la fin. Le vieux Berliet maintiendra encore un peu de vie dans sa région.



La baisse démographique très importante dans la vallée du Mars rend très difficile le maintien des derniers commerces de proximité.

Inutile de rappeler que malheureusement, l'épicerie du Falgoux est le dernier « petit commerce » de la vallée en activité. Mais pour combien de temps ?

Le temps a passé depuis cet article... 25 ans déjà !

Roger et Annie Blanchard ont "tenu" le commerce de 1985 à 1995 puis la **Société Vizet - Fabre**, propriétaire, a repris à son compte la gestion du magasin, abandonnant les tournées dans la vallée, de 1995 à 2000, date à laquelle **M. et Mme Paquin** de Pleaux ont acquis le fond de commerce du bourg et repris les tournées dans la vallée et au-delà. En 2007, M. et Mme Paquin faisant valoir leurs droits à la retraite, **Cathy Portes** a racheté le fonds de commerce avec "JO", **Joachim Dos Santos** qui assure les tournées et la livraison à domicile, service de plus en plus nécessaire voire indispensable pour le maintien à domicile des personnes âgées et isolées.

Merci à Geneviève FABRE pour les précisions apportées ci-dessus.

« CHANSONS ET CHANSONNETTES » par Jean-François MAURY

*Extraits au complément des « Contes et Légendes de St Vincent de Salers »**Edition Ostal Del Libre 2001*

Née en 1925 à Mauriac, d'une famille en partie originaire de Saint-Vincent, Melle CHAMBRE a été institutrice au Falgoux, dans la vallée du Mars. Elle a toujours parcouru la vallée, notant sur un cahier toutes sortes d'histoires intéressantes. Elle a utilisé la phonétique « française » (celle de droite) pour écrire en occitan et elle tenait à ce que l'on garde aussi une trace de cette « prononciation auvergnate », d'où la présence ici de cette version phonétique qui alourdit un peu le conte, mais aide les locuteurs du pays

CARILHON

(Chançon per breçar un enfant pas d'aneit)

Balalin, balalan !

- Lenga d'Òc, qu'es aquò ?
- Per parlar !
- E de qué ?
- D'ostaus vièlhs, descatsats, darrochats, gròssas dents sur lo ciau.
- De las crotz, dins les bòscs.
- De les vièlhs, mostachuts, grands chapèls, embiaudats, trepassats, enterrats.
- De las vièlhas, que fialavaun, qu'empiauaun, que trimavaun, que ploravaun.
- De las quilhas, que petavaun, dins les sers, sur las plaças.
- Dels esclòps, que tustavaun, sur lo sòl, dins las granjas.
- Dels mendiants, que passavaun, òmes negres, cròca-piòus.
- De l'anhèl, que bialava, prèp del bòsc.
- Dels esclaires, que lusiáun, sur l'estanh.
- D'aquò negre, qu'esfreiava, pels sapins.
- Tot aquò, 'quò es mòrt.
- Balalin, tot s'enduerm.
- Balalan, chau duermir.
- Balalin, l'eschinlon, vès l'estanh, s'es taisat.
- Balalan, tot s'enduerm.
- Balalin, l'efant duerm !

Version phonétique :CARILLOUN*(Tçançou pir bréssa un éfon pa d'aneuil)**Balalin, balalan !*

- Lénga d'o, qu'ès aco ?
- Pèr parla !
- Édé qué ?
- D'ostaus bièr, discatat, darrouitça, gròssa dints sur lou chiaou.
- De las crous, dins li bò.
- Di li bièr, moustatçu, gron tçapèr, émbiaouda, tripassa, intarra.
- Dé laï bièilla, qué fiagabou, qu'èmpiabou, qué trimabou, qué plourabou.
- Dé laï quillas, qué pétabou, din li sir, sur lis plaças.
- Dis èsclo, qué tustabou, sur lou so, din lis grondza.
- Dis mindion, qué passabou, omi nigris, crocapious.
- Dé l'agnèr, qué biagaba, prè dir bò.
- Dis isclaiiris, qué lugiou, su l'iston.
- D'aco nigri, qu'isfriaba, pir sapi.
- Tout aco, co i mor.
- Balalin, tou s'endeur.
- Balalan, tçaou deurmi.
- Balalin, l'istchingou, bès l'iston, s'is tija.
- Balalan, tou s'endeur.
- Balalin, l'efon deur !

Cette chansonnette traditionnelle a été imaginée en octobre 1984 à Mauriac par Raymonde CHAMBRE. Elle reprend des éléments qui sont typiques de l'époque de sa jeunesse. Elle évoque toute la nostalgie du temps qui passe.

Une relecture de « Gaspard des montagnes », d' Henri Pourrat lui a donné l'envie de faire part de ses propres émotions. Par exemple, les vieilles qui trimaient lui évoquent sa tante du Vigeon qui, lors du tuage du cochon, peinait des heures entières à « faire de tripòs ! » ou revenait toute trempée en remontant la lessive mouillée

Traduction : CARILLON (chanson pour bercer un enfant, pas d'aujourd'hui)

Balalin, balalan !

- Langue d'oc, qu'est-ce que c'est ?
 - Pour parler !
 - E de quoi ?
 - De vieilles maisons, décaties, en ruines, grosses dents sur le ciel
 - Des croix, dans les bois.
 - Des vieux, moustachus, grands chapeaux, avec leurs blouses, trépassés, enterrés.
 - Des vieilles, qui filaient, qui refaisaient le pied des chaussettes, qui trimaient, qui pleuraient.
 - Des quilles, qui pétaient, dans les soirées, sur les places.
 - Des sabots, qui cognaient, sur le sol, dans les granges.
 - Des mendiants, qui passaient, hommes noirs, croque-poux*.
 - De l'agneau, qui bêlait, près du bois.
 - Des éclairs, qui brillaient, sur l'étang.
 - De cela noir, qui effrayait, vers les sapins.
 - Tout cela, c'est mort.
- Balalin, tout s'endort.
 Balalan, il faut dormir.
 Balalin, la clochette, vers l'étang, s'est tue.
 Balalan, tout s'endort.
 Balalin, l'enfant dort.

**Les croque-poux sont un terme choisi par Mademoiselle Chambre pour désigner les colporteurs et autres mendiants qui lui faisaient si peur dans son enfance. Mais elle a tenu à préciser qu'elle a toutefois connu une femme « croque-poux » qui inspirait le respect. Celle-ci arpentait la vallée du Mars et avait choisi de vivre indépendante en aidant aux lessives ou aux préparations de mariages. Elle était toujours très propre, vêtue d'un tablier à pois blancs et surtout toujours avec des bas blancs ce qui lui valait son surnom de « Chauças Blanchas » [tchaouchas blontça]. Elle la revoit encore vers 1935 en train de laver ses affaires à Pons dans le Mars.*

LO CHUOL DEL PAIRÒU.

Parmi les très nombreuses façons de nommer l'idiot du village (lo nèici, lo nanòt, lo Toinòt, l'indol, lo chifle, lo caluc...) les prénoms de Jan ou parfois d'Antòni sont utilisés. On trouve ainsi fréquemment Jan de Jan dans les contes. C'est peut-être pour cela que dans cette comptine, rapportée par Gisèle Spinouze, née Ducher, aussi choquant que cela puisse paraître, la mort de Jan n'est pas vécue comme un malheur, mais plutôt comme un soulagement pour son parrain. Seul le cul du chaudron reste noir et portera le deuil.

Quau-z es mòrt ?
 Jan d'abòrd
 Quau lo plora ?
 La granolha
 Quau-z en rit ?
 Son pairin
 Quaus en faun lo dòl ?
 Lo chuol del pairòu

Qui est mort ?
 Jean d'abord
 Qui le pleure ?
 La grenouille
 Qui en rit ?
 Son parrain
 Quels en font le deuil ?
 Le cul du chaudron

Ici, il s'agit de réciter une comptine pour sans doute désigner des rôles dans un jeu, et cela commence par un élément religieux important : l'usage des cloches. Dans cette comptine, le responsable désigné est Pierre-Jean, sans doute le sonneur, qui, peut-être, doit récupérer les cloches après leur avoir donné un peu trop de balancier, puisqu'elles ont fini dans l'étang. Elles sont abîmées et si les grenouilles les aiment bien dans leur endroit provisoire, le « cul du chaudron » sent qu'il va devoir être fondu pour la réparation.

Le monument aux morts du FALGOUX

Article de JP. VERGER



Le monument de nos jours..

L'aspect a été modifié quand on a refait la place : les obus ont été retirés.

Dès la fin de la grande guerre, sous la pression de la population, les communes vont faire construire des monuments commémoratifs à la gloire, non de la victoire, mais de ceux qui ont perdu la vie pour défendre la France.

Le conseil municipal du Falgoux, dès septembre 1918, va décider la réalisation d'un monument à la gloire de ses soldats décédés durant la Grande Guerre.

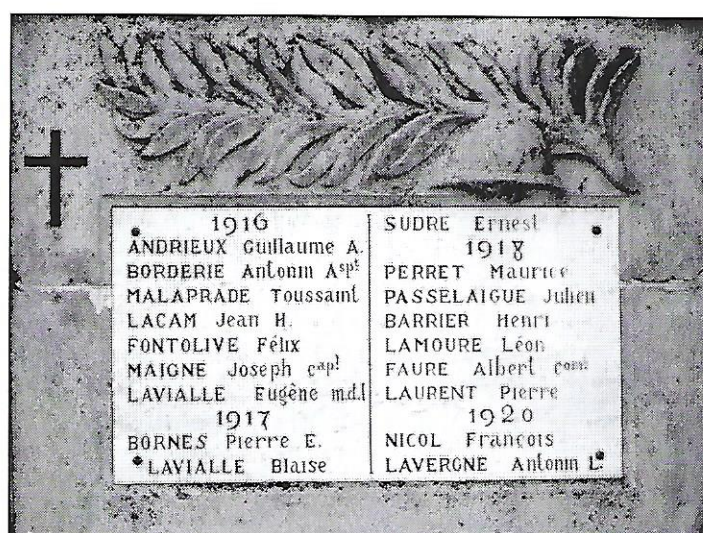
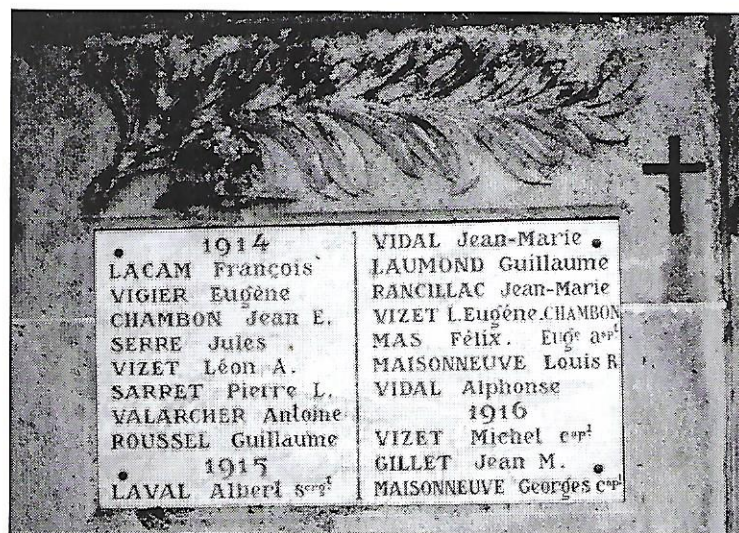
Le **colonel MORIO** (Maire de l'époque), va prendre aussitôt en main ce projet et prendra contact avec un jeune sculpteur de 22 ans, **SAUPIQUET**, à Paris. Il choisira l'œuvre en fonction du budget dont il dispose.

Saupiquet va réaliser un haut-relief en bronze représentant un poilu de 2 m de haut. Le bronze est appliqué sur un mur en pierre du pays (trachyte) où sont gravées une croix de guerre entourant la tête du soldat et une épithaphe au-dessus « gloire à eux ».

Sur les deux côtés du haut-relief, de façon symétrique sont inscrits sur des plaques de marbre les noms des soldats « morts pour la France » surmontées d'un casque et d'une feuille de palme.

Le monument est bordé par 4 obus de 220 peints en vert (trophée donné par le ministère de la Guerre).

On dénombre 38 morts pour la France, tous nés au Falgoux sauf trois qui furent ajoutés à la demande de leur famille (Albert Faure pour la famille Lemoine, Guillaume Roussel pour la famille Périé du Cher Soubro, et Pierre Laurent).



Ce monument sera payé 5 747,04 francs grâce à une subvention de l'état et à une souscription publique auprès des habitants du Falgoux.

Le monument est placé, après de longues discussions, sur le mur nord de l'église sur la place publique. Son inauguration a lieu, le 16 septembre 1923 accompagné d'un service funèbre de 1ère classe.

Depuis cette période, le monument aux morts reste le lieu de réunion de toutes les cérémonies patriotiques et particulièrement l'armistice du 11 novembre 1918.

Biographie de Georges Laurent SAUPIQUET

Né en 1899 et décédé à Paris en 1961

Elève des Beaux-Arts à Paris, il commença à exposer au salon des artistes français en 1922. A l'exposition coloniale de 1930, il sculpta un lion et une lionne. Il est l'auteur d'une sculpture en bronze située au mémorial du Mont Valérien intitulée « Casablanca ». Enfin, il réalisa le 1er buste de la Marianne de la IVème République (1945) dont une reproduction se trouvait dans la plupart des mairies de France.

LES ANCIENS SE SOUVIENNENT DE LA VIE AUTREFOIS

Article de M. Jaques NAVROT :

LA LAITERIE DU VAULMIER

« Le petit âne venait deux fois par jour, le matin et en fin de soirée, accompagné ou non d'un enfant. Il apportait sur son bât de petits bidons de la traite de La Morethie.

Pour le reste, Paulo, le fils, effectuait le ramassage dans le bas de la vallée du Mars avec sa camionnette branlante souvent en panne. Il collectait de grands bidons métalliques « hauts en bruit ». L'amont de la vallée était ramassé par le laitier de la Morethie.

La fromagerie du Vulmier fabriquait de bons bleus à la manière traditionnelle.

Avant guerre, le patron était le père de Paulo et avait un chapeau noir à larges bords vissé perpétuellement sur sa tête. On pouvait lire le menu de ses repas sur son gilet crasseux comme on disait de son voisin d'en face, le Pierilhou d'antan...

Mais, la vraie patronne était la mère qui n'hésitait pas à mettre avec fracas son mari à la porte quand il était éméché. Alors, il descendait péniblement l'escalier de la maison familiale pour aller dormir dans la laiterie.

Avec le petit lait, on engraisait un cochon dans la soue près de la laiterie qui était sacrifié en fin de saison. Cris, brûlage, odeurs de préparations cuisinées se répandaient alors dans le quartier.

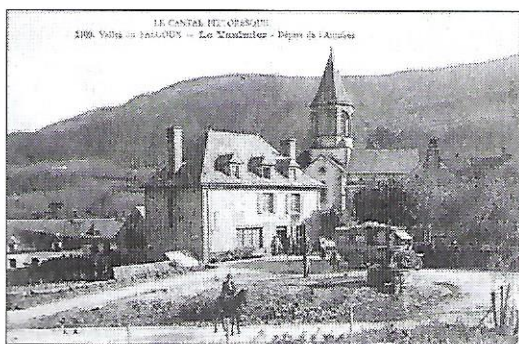
Paulo s'étant marié avec une fille du Falgoux, les parents firent construire une nouvelle maison en briques dans la cour au pied du chevet de l'église paroissiale.

Après guerre, Paulo s'agrandit pour faire de la fourme et construisit une cave dans la carrière à l'entrée du bourg.

A côté, subsistaient deux garages prévus par un maire optimiste ou ambitieux pour l'autopompe et le corbillard de la commune qui restèrent à l'état de fantômes.

Tout cela est du passé comme l'épicerie, le dépôt de pain, le bureau de tabac-café-presse, la poste et le courrier « le Falgoux-Mauriac-Le Falgoux » quotidien, l'école et le curé.... Enfin, pour clore le tout, l'hôtel restaurant-pompe à essence, qui avait repris la presse et le tabac, a fermé.

Le village en serait mort si les Auvergnats de Paris et d'ailleurs, très attachés à leur Vallée du Mars, n'avaient continué d'y venir en vacances (et certains y passer la retraite) et du fait, entretenir leurs vieilles ou plus jeunes maisons familiales. »



*A gauche le départ
du « courrier » devant
l'auberge.*

*A droite, la place très
fréquentée, la Poste à
gauche et au centre,
l'école.*



Article de Mme Henriette FAUX :

LE BOULANGER DE LA PEUBRELIE

Il avait la réputation d'être un parfait « honnête homme ». Pour chauffer son four, il allait au bois Mary avec son cheval et sa carriole et chargeait sans doute des débris de la scierie, branches, croutes.

Alors qu'il payait le fournisseur, celui-ci lui demanda une certaine somme et lui de s'écrier :

« oh ! J'en ai pris plus que ça !, je vous dois davantage ! ».

Dans le four de la Peubrelie, il cuisait des tourtes de seigle pour les particuliers et des miches de pain blanc.

Tous les dimanches, il se trouvait au bourg, à la sortie de la première messe avec son attelage pour y vendre son pain. Il cuisait aussi de petites pâtisseries appelées « founpous » qui faisaient le régal des enfants.

LES CHAUDRONNIERS /LES FERRAILLEURS

L'origine de la profession :

Chaudronnier est un métier très ancien dans le Cantal exercé tant par les artisans citadins que par les ruraux. On pense que les chaudronniers villageois avaient passé contact avec les gros chaudronniers d'Aurillac s'engageant à fournir des ustensiles usagers, récupérés dans les campagnes en échange d'ustensiles neufs qu'ils cherchaient à placer. Ils jouaient donc surtout un rôle d'intermédiaires.

Des familles possédaient parfois plusieurs membres dont l'activité passait de paysan à colporteur trouvant ainsi l'occasion d'une évasion hivernale hors d'un pays où toute activité est bloquée par les neiges et la possibilité aussi d'amasser un petit pécule.

Note : on a trace en 1792, d'un M. LAVIALLE originaire du Falgoux, chaudronnier au faubourg St Antoine (arrivé dans la capitale en 1788).

A la fin du XVIIIème siècle, s'ajoute à la chaudronnerie une activité connexe qui prendra le pas sur elle sous la révolution : le commerce de la ferraille, né sous l'ancien régime, du dépeçage des voitures.

De vrais clans familiaux ont en permanence une part de leurs membres à Paris et une part restée dans leur vallée d'origine. Des jeunes viennent relayer des anciens. Ainsi s'établit un courant d'échanges permanents entre les émigrés et leur famille restée au pays.

Ce métier était héréditaire et ce sont souvent des fils d'immigrés, voir des petits enfants, nés à Paris, qui exercent ce métier vers 1900.

Les nouveaux qui ont « pris patente » vers 1885-1895 sont presque tous issus de la vallée du Mars. Grâce à des relevés de patentes, vers 1890, on voit apparaître les originaires du Vaulmier puis ceux d'Anglards de Salers, enfin derniers venus autour de 1900, ceux de Saint Vincent et du Falgoux.

*Par exemple, au Vaulmier, 4 ferrailleurs, **BAGILET, PLANTECOSTE, COLOMBIER, et CHAVAROCHE** prennent la même année leur première patente en 1890.*

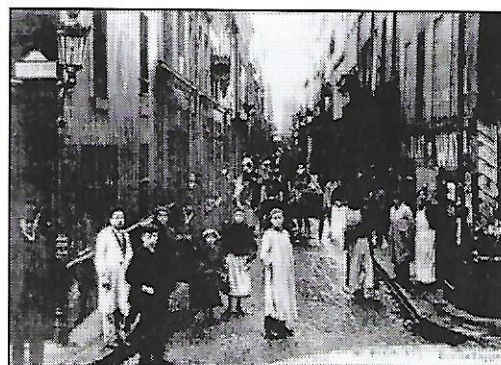
*Ensuite on peut noter **ROBERT** en 1896 et **JARRIGE** en 1898.*

*Puis viennent la dynastie des **COLOMBIER** (Saint-Vincent) et des **VIDAL** (Le Vaulmier)*

Alors qu'autrefois, nos lointains ancêtres revenaient chaque année ou tous les 2 ou 3 ans au pays, à partir du dernier quart du XIXème siècle, l'émigrant part sans espoir de revenir au pays avant la retraite ou fortune faite.

Groupés à Paris, dans le quartier de la Bastille (rue de Lappe, Passage Thiéré, rue de la Roquette) les ferrailleurs de la vallée du Mars connaissent souvent à la 1^{ère} génération (1875-1900) mais surtout à la 2^{ème} (1900-1925) une réussite financière brillante voire exceptionnelle au prix d'un travail acharné et malgré les difficultés que représentent l'apprentissage d'une langue souvent mal connue (ils quittent une région où l'usage du « patois » était quasiment exclusif) et la nécessaire adaptation à un genre de vie totalement différent).

Ces hommes sont arrivés très dépourvus à Paris et ont commencé leurs activités en faisant dès l'aube des allées et venues entre la rue de la Roquette ou le passage Thiéré et les fonderies de Saint-Denis avec des carioles chargées de ferraille. Puis, dès qu'ils le pouvaient, ils se sont acheté un petit atelier, une voiture.



La rue de Lappe en 1900

Les migrations

Puis, aux alentours de 1900, la profession s'est divisée, spécialisée, hiérarchisée. Des dynasties se sont créées. Suivant qu'on appartient à la 1^{ère}, la 2^{ème} ou la 3^{ème} génération d'Auvergnats de Paris, on se dirige vers une activité fondée sur le tri vers la vente des machines d'occasion, ou une activité axée sur la vente des métaux triés aux fonderies. Il apparaît une hiérarchie complexe du très modeste rabatteur de vieilles ferrailles, proche du chiffonnier, au fondeur qui achète ses matériaux industriels à la tonne.

Le « parisien » de retour au pays

De véritables dynasties sont alors apparues où le rôle des mariages (toujours entre originaires de la vallée et le plus souvent entre ferrailleurs), des alliances, des relations est prépondérant. Les cantalous, économes, de retour au pays construisent des villas coquettes parfois presque somptueuses et inattendues. Ils acquièrent des fermes, des terres, des « montagnes d'estive ». Ils finissent par posséder une fraction substantielle de la propriété agricole (avant 1914 : 10% au Falgoux, 20% au Vaulmier).

Leur prestige est à son zénith parmi les gens restés au pays, faisant figure de notable. Localement, ils peuvent influencer la vie économique du village.

Par contre à Paris, ils vivent généralement dans des logements modestes, se retrouvent entre eux dans des repas dominicaux ou dans des bals de la « Salarienne » association amicale des originaires du canton de Salers.

Dès la 3^{ème} génération, mais surtout à la 4^{ème}, les liens se sont distendus, les mariages à l'extérieur du milieu des ferrailleurs voire même de non-auvergnats, se sont multipliés. De même d'autres professions sont embrassées par les plus jeunes. Le modèle représenté par la réussite individuelle des aînés s'estompe pour faire place au désir de rester vivre et travailler au pays, (mais cela est une autre histoire !!!!).

Les informations ci-dessus ont été puisées dans l'excellent livre de Françoise RAISON-JOURDE : « La colonie auvergnate de Paris au XIX^{ème} siècle » ainsi que dans les données transmises par C. CHARPENTIER (Société des Lettres, Sciences et Arts « La Haute-Auvergne »)

A lire impérativement, pour tous ceux qui veulent des détails sur la vie des Auvergnats à Paris ainsi que sur les raisons et les conséquences de leur migration .

Lors du dépouillement des registres de l'état civil de St Vincent, nous avons noté :

En 1899,

DEYDIER Etienne 63 ans marchands de métaux à Paris (rue des Boulets)

JONCOUX Guillaume, ferrailleur à Paris

En 1900,

SOL Jean, 27 ans ferrailleur rue de Lappe à Paris né à Bombarre en 1872

SOL Guillaume, 29 ans ferrailleur à Paris

MESPOUILLE Jean-Marie, 40 ans du Vaulmier, ferrailleur à Paris

BORDERIE Jean, marchand de machines à vapeurs à Paris

En 1903,

COUDER Durand, 26 ans, ferrailleur à Paris

Les ferrailleurs de la vallée du Mars

Voici un article écrit par **M. Jacques NAVROT**, paru dans la revue « La France Généalogique ». Nous le remercions vivement de nous avoir autorisé à le publier dans ce bulletin.

Une bourrée auvergnate chante la vallée du Falgoux comme la vallée des ferrailleurs, il s'agit de la vallée du Mars qui prend sa source au pied du Puy Mary.

Mon père et ma mère sont nés dans cette vallée. Au XVIIIème et au XIXème siècle, plusieurs familles comptaient dans leur rang des « espagnols », autrement dit des émigrés en Espagne, pays d'attraction des paysans cantalous avant le désenclavement du Massif Central par les chemins de fer qui fut à l'origine des « **Auvergnats de Paris** ».

Leurs professions étaient alors colporteurs, marchands de chevaux, meuniers, boulangers... professions qu'on ne retrouve pas chez les auvergnats parisiens dont on sait qu'ils furent ou sont encore porteurs d'eau, laitiers-nourrisseurs, bougnats (café-charbon), restaurateurs, hôteliers ou ferrailleurs. Surtout ne les confondez pas avec les « patis » ou chineurs qui collectaient entre autres les peaux de lapin et les rebuts textiles ou métalliques des ménages.

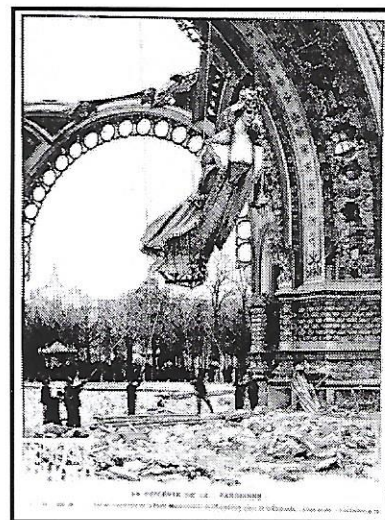
Les ferrailleurs Auvergnats cantonnés pour la plupart dans le 11ème arrondissement de Paris, enlevaient, comme ils disaient, les tournures de cuivre, aluminium et autres copaux métalliques, résidus de machines-outils, sous-produits des ateliers et usines parisiens. D'où leur nom de marchands de métaux pour les mieux arrivés. Ils débutaient souvent avec un camion et une fourche, car c'est avec une fourche qu'on manipulait les débris de fonte et de métaux à cette époque. Certains firent fortune et créèrent la **Compagnie Française des Ferrailles** dont les actionnaires étaient en majorité auvergnats, tout au moins à l'origine. D'autres s'étaient spécialisés dans la démolition d'usines dont ils récupéraient pour la revente pierres, briques, chaudières, machines-outils et à vapeur aux ferrailleurs et grossistes.

C'était le cas de mon grand-père maternel (Georges **BAGILET**) qui démonta la porte monumentale de l'Exposition Internationale de 1900 à Paris. Il avait vendu à un américain la statue de la Parisienne qui la coiffait, mais celle-ci, en stuc, fut cassée lors du démontage. Il en parlait encore, cinquante ans après.

*La descente de la Parisienne, sur le chantier de démolition
de la porte monumentale de l'Exposition de 1900,
place de la Concorde. Paris. L'Illustration, 2 mars 1901.
RV-318181*

© Roger-Viollet

www.parisenimages.fr



Un de mes oncles était lui spécialisé dans la démolition des brasseries et sucreries dans le Nord de la France. Il pouvait d'un coup d'œil évaluer le poids des différents métaux d'une chaudière ou d'une machine à vapeur pour faire l'évaluation de sa soumission.

La spécialisation des ferrailleurs était poussée très loin. Dans mon village (Le Vaulmier) on distinguait les familles de même patronyme par leur spécialité : Vizet tôles, Vizet tubes, Vizet rondelles !

Un marchand de la rue de Lappe vendait même des machines-outils d'occasion aux Etats-Unis !

Des fortunes se firent à la fin de la Grande Guerre de 14-18 dans le ramassage et le désamorçage des obus des champs de bataille dont il semble que la récolte se poursuit de nos jours (Vimy), d'autres non avouables dans la spéculation et le marché noir industriel pendant la « Drôle de Guerre » et l'Occupation.

Comme dans beaucoup de professions, les artisans et P.M.E. ont disparu avec la concentration des entreprises en gros groupes industriels. D'autant que les ferrailleurs avaient tendance à l'endogamie professionnelle ou provinciale. Au pays, on les appelait plus génériquement « les Parisiens » !.

Témoignage de Guillaume LAFARGE

Les Auvergnats sont venus à Paris et avaient leur fief près des gares de Lyon et d'Austerlitz. Avant le chemin de fer, ils débarquaient quai de Bercy, avec des gabarres chargées de bois et de pierres, par villages entiers

Au XIX^{ème} siècle, beaucoup ont créé des commerces de métaux (Balzac les évoque).

Le 11^{ème} arrondissement, la Bastille était leur point de ralliement, et ils s'installaient rue de Lappe, rue Daval, rue de la Roquette etc. Il y a même une cour nommée "Cour du Cantal" près de la rue de Lappe. C'est ainsi que Jacques Lafarge, né au Vaulmier en 1813, partit pour Paris et fit fortune en devenant ferrailleur. Sa femme Antoinette Maisonneuve était rentière à la mort de son mari, et c'est elle qui a acheté le caveau du cimetière du Père Lachaise pour son mari en 1877, où sont toujours enterrés ses descendants. Leur unique fils Antoine (dit Antonin) reprit le flambeau en devenant marchand de métaux à Paris. Mais leurs petits enfants (Gustave, Léon et Marie) ne continuèrent pas cette tradition. Ils avaient hérité de la fortune constituée par leurs parents et grands-parents. Gustave s'en suffisait et consomma son héritage oisivement et à la bourse. C'est à cette génération que la demeure de Broussouze des Lafarge depuis si longtemps, fut vendue.

D'autres membres de la famille étaient ferrailleurs à Paris:

François Lafarge (né en 1811), frère de Jacques Lafarge, Jean-Baptiste Lafarge (né en 1843), neveu de Jacques Lafarge.

Témoignage D'ELIZABETH DODINET

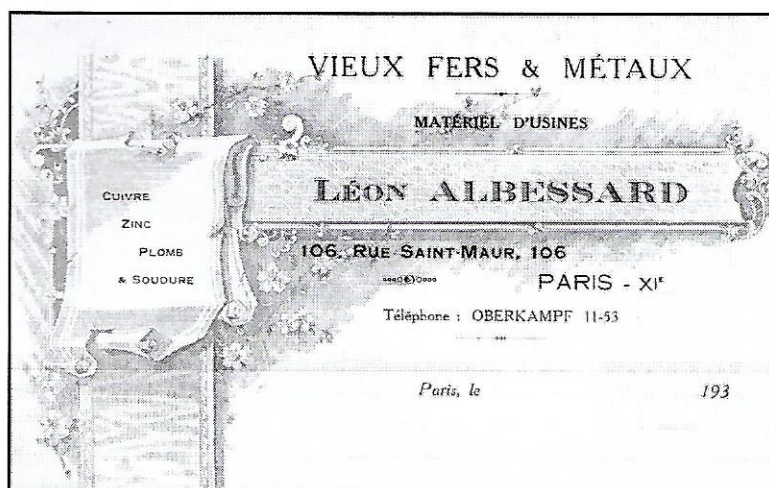
C'est Antoine LAVERGNE (né en 1817 et décédé à La Jarrige, le Falgoux en 1879) qui le premier part faire le ferrailleur à Paris (il y est en 1845)

Il sera suivi par un de ses fils Jules et son gendre Hugues Emile FEL (mari de sa fille Marie) puis par leur fils Charles FEL qui mettra finalement l'affaire en faillite dans les années 1920.

Témoignage de JEAN-PIERRE ALBESSARD (la Rochenie-Haute le Vaulmier)

Ci-dessous une feuille à entête de Léon ALBESSARD (mon grand-père), ferrailleur au 106 rue St Maur à Paris XI^{ème}, comme l'était aussi son frère Pierre au 119 de la même rue.

Sous le Second Empire, la famille ALBESSARD entretenait des liens d'amitié avec le Baron Haussman et sa famille. L'influence du Baron, qui dirigeait les grands travaux de Paris est peut-être à l'origine de la vocation de quelques ALBESSARD.



*Un grand merci pour ces témoignages.
D'autres sont prévus et seront diffusés
dans les prochains bulletins.*

POEMES ET ECRITS en hommage à GEORGES DUCROS
Livre édité en 1975 à l'initiative de la Trizacoise dont il fut un fervent animateur

Chronique parisienne : A propos d'un vote (les ferrailleurs de la vallée du Mars)

Nul n'aurait pu penser, aux époques lointaines,
 Que le Mars endiablé, descendant du Falgoux,
 Apporterait vers le lit de l'amante Sumène
 Un amour de copeaux, de cuivre et de fer doux.

Et pourtant, ils sont là, ces fils de la vallée,
 Au Conseil de section de « Ferraille » et « Métaux » ;
 Ils sont là, par « paquets », d'auvergnate lignée,
 Le Mars a saisi l'urne en l'ardeur de ses îlots.

Saint-Vincent, écrasé sous l'âpre Rochelade,
 A fourni les Arnal, et Lafarge et Joncoux.
 Mais le nom de Robert, comme une sérénade,
 Fait vibrer le métal d'un vieil air de chez nous.

Le Falgoux, plus altier, riche de maisons neuves,
 Est présent par Chanut, par Lavergne et Rongier.
 Espinouze à Neuilly exila Maisonneuve,
 Ne voulant point laisser orphelin Le Vaulmier.

Mais du haut de nos monts, les affluents se ruent :
 Anglards n'a que trop d'eau à porter au moulin
 Et les Vergne et Gauthier, sans redouter les crues,
 Sont là pour rafraîchir le trop « martial » scrutin.

Quant à l'autre hauteur, jalouxant sa rivale,
 Elle apporte, elle aussi, son montagnard soutien.
Lassagne avec Fauveau, c'est Méallet qui dévale ;
 Le torrent a tout pris dans son généreux sein.

Mais le Mars scrupuleux de l'humaine justice
 Sait bien que son chef-lieu est là-bas à Mauriac,
 Car l'écrin cache l'or, et la fleur son calice
 Et la liste cachait le doux nom de Trébiac.

Ferrailleur de chez nous, il n'est pas d'ironie
 Dans ces propos bénins sur votre Mars aimé,
 Et peut-être, après tout, n'est-ce que jalousie
 De voir qu'il fournit moins à l'Université

Témoignage de JEANNETTE MATHIEU née GAUTHIER de St Vincent



Louis GAUTHIER (au centre)
 père de Jeannette MATHIEU de St Vincent.
 Rue de Lappe à Paris

A gauche, **M. BERGERON** (le FALGOUX)

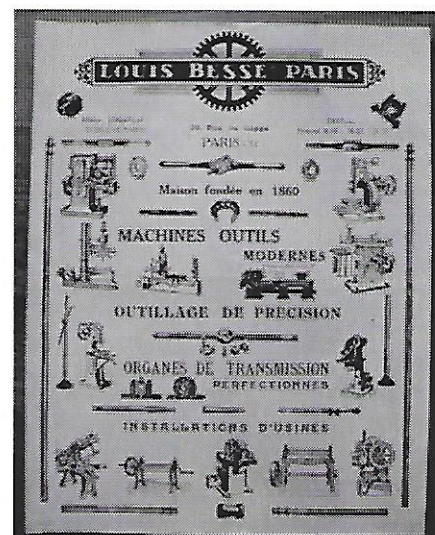
Merci à Jeannette pour la photo et les commentaires

Après le régiment, **Louis GAUTHIER**, décida d'aller trouver du travail à Paris. Il fut engagé comme ouvrier ferrailleur chez Louis BESSE (originaire des Aldières).

Puis, il créa sa propre affaire avec M. BERGERON en tant que marchand de machines, rue de Lappe.

Suite à un malencontreux accident de travail, on lui coupa une jambe. Handicapé, il continua jusqu'en 1922.

Son épouse, originaire de Colture, ne souhaitant pas rester à Paris, ils sont revenus s'installer aux Aldières.



Affiche publicitaire

Les migrations

Jean FABRE, l'émigrant temporaire.

Article de JP. VERGER

Dès le XIVème siècle, on trouve des habitants du Cantal qui émigrent dans toutes les provinces de France, mais aussi à l'étranger (Espagne, Pays-Bas...). Le plus souvent, ils partaient au début de la mauvaise saison jusqu'à avril et mai de l'année suivante. Parfois, ils partaient pour plusieurs années. Après la Révolution Française, la capitale, Paris, devint le centre principal de l'émigration auvergnate favorisée par le développement de la ville où l'on trouvait facilement du travail avec des salaires plus élevés que dans sa province d'origine. Vivant modestement, ils accumulaient, chaque saison, des économies qu'ils investissaient pour la plupart dans l'achat de terres ou de maisons « au pays ».

Jean FABRE fut l'un des au début du XIXème siècle.

Né en 1783 à la Chaze de l'union de François FABRE et Marguerite TIOULAYRE, il aura deux sœurs : l'aînée Hélise qui se marie à François BESSON et qui restera dans la maison natale avec Jeanne, sa sœur, célibataire. Jusqu'en 1809, nous ignorons ses activités. On peut imaginer qu'il accompagne dans son enfance son père lors de travaux agricoles, et qu'après 10 ans, il se loue comme berger dans les fermes voisines. Probablement, après 1804, a-t'il également accompagné son beau-frère dans ses pérégrinations de colporteur. On le retrouve en 1812, baillant à cheptel deux vaches domptées et louant à Jean Rongier la moitié du pré appelé « de dessous Escayre » et la moitié de la grange ainsi qu'un jardin à chanvre pour 120 francs par an. Il exploite ce bien l'été, et au milieu de l'automne, il part en groupe avec quatre ou cinq autres habitants du Falgoux vers Paris. Au milieu du printemps, il revient au pays avec quelques économies.

Et, d'année en année, il met de l'argent de côté. A 30 ans, il se marie avec Louise LAVERGNE fille de Jacques LAVERGNE propriétaire d'un petit domaine au Cher Soubro. Le mariage sera célébré en janvier 1818 par l'abbé Laviau, vicaire. Il habite alors à la Franconèche dans la maison de sa défunte tante qui n'a pas laissé d'héritiers. Jean va exploiter ses terres et continuer à se rendre à Paris à la mauvaise saison.

A Paris, il est considéré comme « ferrailleur ». Il vit dans un petit local dans le quartier de St Antoine. En 1830, il habite au 47 cours St Louis. Il s'agit d'une petite chambre où il entrepasse de la ferraille (clous, écrous, roues de charrettes, harnais...). Avec des outils rudimentaires, il dépèce divers objets et les revend à un confrère plus spécialisé. Il côtoie d'autres ferrailleurs souvent de la même région que lui. La vie est difficile : la violence est souvent présente, les lieux sont sombres, l'hygiène est négligée, les repas sont frugaux. Mais il arrive à amasser un petit pécule à la fin de la saison.

Pendant 10 ans, le couple FABRE-LAVERGNE n'a pas d'enfant. Ce n'est qu'en 1829 que naît François suivi en 1832 de Pierre. Jean décide alors d'investir ses économies.

L'opportunité d'acheter une propriété va lui être donnée en 1832 par le décès de son beau-père Jacques LAVERGNE. Ce dernier a accumulé des dettes entraînant la saisie de son domaine. Celui-ci est vendu aux enchères par le tribunal d'instance de Mauriac le 7 mars 1834.

C'est Louise LAVERGNE, avec une procuration de son mari qui se trouve alors à Paris, qui l'achète pour 4500 francs. Ce domaine, situé au Cher Soubro est appelé depuis « chez Fabre ».

A partir de cette date, Jean arrête ses activités à Paris et exploite son petit domaine auprès de sa femme et de ses deux fils.

Louise décède en 1840 et Jean un an plus tard laissant deux jeunes orphelins qui seront recueillis par leur tante à La Chaze.

C'est Pierre, après 1850, qui sera le propriétaire du domaine qu'il agrandira et où il vivra jusqu'à sa mort.

L'EGLISE DU FALGOUX, à voir et à revoir.

Dans ce bulletin, nous avons déjà eu l'occasion de visiter l'intérieur des églises du Vaulmier et de Saint-Vincent de Salers. Nous sommes aujourd'hui dans l'église du Falgoux, église qui a fait beaucoup parler d'elle, suite à sa reconstruction en 1901, et à son orientation.

Nous avons la chance d'avoir retrouvé les **registres du Conseil de Fabrique** qui nous apportent de nombreuses précisions sur la vie locale, les dons des paroissiens....

Nous savons que les murs latéraux de l'ancienne église ont été reconstruits en 1824, la sacristie réparée en 1826 et le clocher reconstruit à son tour en 1835 par Blaise Tixier, Maître-Maçon à Antignac.

Le projet de reconstruction totale de l'église sur un nouvel emplacement est établi en 1901 et confié à Louis Bonnay, architecte à Brive. Les deux dossiers des archives départementales n'ont conservé que les plans et coupes et un avis du Ministère de l'Intérieur et des cultes proposant quelques simplifications diverses, le 17 janvier 1901.

Nous avons retrouvé la monographie du curé du Falgoux écrite en 1912 dans laquelle l'abbé ROUCHON décrivait avec beaucoup de détails l'intérieur de l'église. Ci-dessous quelques extraits :

Le maître autel est un simple tombeau surmonté d'un tabernacle sur lequel repose une statue du Sacré-Cœur de Jésus.

On voit tout autour, adossées au mur les statues de **Jeanne d'Arc** (don de Mme Lavergne), de Saint Sébastien, de **Notre Dame de Lourdes**, de **Saint-Antoine** et de St Germain.

Le chœur est garni d'un tableau placé au-dessus de la porte de la sacristie et d'une série de stèles en bois de chêne, œuvres de M. Ribes de Mauriac.



La Table Sainte en fer forgé avec ornements dorés est l'œuvre de M. Bourgeade (mécanicien à Saint Martin Valmeroux). Elle a été offerte par la famille Borderie de Besse.

La chaire, les fonds baptismaux (don de la famille Vizet de la Chaze) et les cadres du chemin de croix sont en chêne et ont été façonnés par M. Peuch, sculpteur à St Flour.

Les autels latéraux sont des retables : 2 colonnes en torsades peintes en bleu et garnies de grappes dorées qui ornent l'autel de St Joseph. Au fond de la chapelle St Joseph, on remarque une statue de St Jean-Baptiste qui paraît fort ancienne.

Du côté opposé, une **statue de la Vierge** en métal argenté, donnée à l'église par les habitants de la commune résidant à Paris en 1886.

Au fond de la chapelle de la SainteVierge, une **Piéta** fort ancienne.

La nef est décorée de 3 lustres :

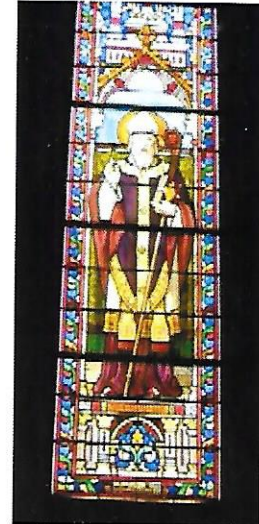
Le premier, placé à l'extrémité de la nef près de la Sainte Table est un don de la famille Fabre-Raboison. Le deuxième, au milieu de la nef, est en cristal. Le troisième, en cuivre doré, porte l'inscription : « donné à notre église, par nous, jeunes gens de la commune du Falgoux, habitant à Paris en 1842 »



Nous sommes bien renseignés sur la pose des vitraux à partir de 1914.
Une délibération du conseil municipal indique que des donateurs ont offert les vitraux pour l'église.
Le choix des emplacements a été laissé aux donateurs dans l'ordre chronologique de leur offre ferme.
Les sujets ont été choisis par eux avec l'accord de M. le Curé.
Nous en avons sélectionné quelques uns ! (Merci à Jean-Paul VERGER pour les photos et commentaires).



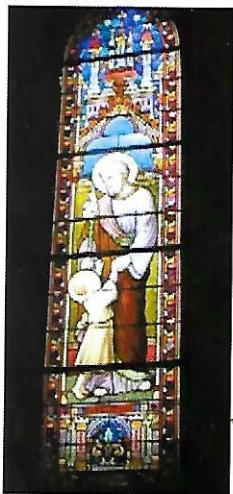
« *Notre Dame de Lourdes* »
Offert par le Commandant **Morio**
(qui fut maire du Falgoux) et sa
femme habitant La Michie.



« *Saint-Germain* »
Patron de l'église du Falgoux est un don de
M. et Mme Guillaume **Vidal** du Champ de
Chazou au Falgoux.

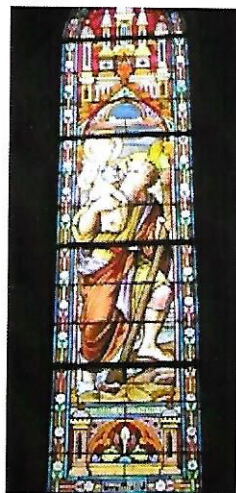


« *Sacré-Cœur de Jésus* »
Situé au-dessus de l'autel, il a été offert
par M. et Mme **Roy-Lemoine** qui habi-
taient Paris et possédaient le domaine de
Rochemonteil au début du XXème siècle.



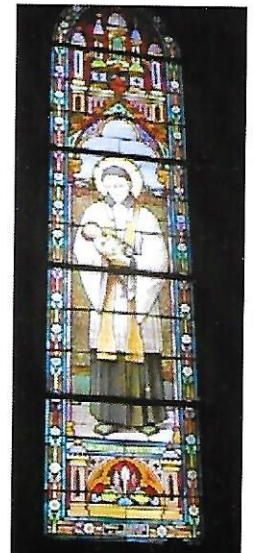
« *Saint-Joseph* »
Il a été offert par Emile **Lavergne**,
propriétaire à Lajarrige. Il a été
maire du Falgoux.

« *Saint-Christophe* »
Don de la famille **Raoux** de la Chaze.



« *Saint Jean-Baptiste* »
Don de M. Jean **Vizet**
habitant La Chaze

« *Saint Vincent de Paul* »
Don de la famille **Sabatier**
de Fontolive



Cette photo en noir et
blanc est issue de la
photothèque des archives
du Cantal.
Ce vitrail a été abîmé
(jet de pierres)



C'est le vitrail du clocher, donc difficile d'accès.
Il représente « *Saint Michel* » (avec la tête de Clémenceau)
terrassant le dragon (tête de Guillaume de Prusse).